Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 2

Artikel: Lettre à François
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-567918

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lettre à François

Cher François (je ne puis absolument pas commencer ma lettre par «cher ami»).

Avant tout j'ai besoin d'avoir votre image. Je ne la possède pas; je l'imagine, ce bel habit de chair où votre âme est comme enveloppée!

Vous avez vingt ans et vous êtes bien découplé. Vous avez quitté l'enfance, promesse dont on ne sait jamais si elle sera tenue. Vous êtes un homme dans sa fleur. Vous pensez avec moi qu'il ne faut pas cueillir les guignes avant saison, qu'il faut savoir attendre qu'elles aient leur forme, leur rondeur, leur vermillon, leur chair ferme gonflée de suc et juste à point pour notre bouche.

Vous n'êtes pas un indécis, un half and half; vous êtes mâle, mâle est le timbre de votre voix, votre ligne et votre démarche.

Vous êtes blond, non pas couleur de châtaigne imparfaitement mûre, mais blond à la façon des orges et des blés, l'été, quand la brise les fait onduler longuement. Votre front n'est pas abaissé comme une soupente et vos sourcils, un peu broussailleux, ne se joignent point.

Vous avez des yeux lourds et sombres, voluptueux, mais non tragiques et d'oiseau traqué, des yeux rieurs dont les paillettes d'or font deviner la malice toute prête, de longs cils qui sont les franges de paupières un peu bleutées dont il est facile de penser qu'ils doivent choir, posés en éventail sur la joue, à l'instant des extrêmes joies.

Vos narines sont fentes étroites, fermées au vent et «aspireuses». Votre bouche est une grenade bien mûre qu'on vient de rompre, cachant mal un clavier neuf de touches de jeune loup un peu sauvage. Vous ne m'avez rien laissé voir de votre langue — et c'est dommage — mais j'ai noté vos lèvres, un peu gourmandes et non passives, qui sont d'une éloquence muette peu commune.

Vos oreilles sont rondes et petites, non décollées, coquillages ou corolles compliquées d'orchis, ouvertes à la trompe ardente d'un insecte.

Larges sont vos épaules, pas trop: vous avez bien fixé le type amphore, veillant à ne pas tomber dans l'épouvantail à moineaux. Votre poitrine est large et plate, comme on voit à l'Antinoüs du Louvre. Grâce aux dieux, votre taille n'est pas de guêpe, mais harmonieuse, bien prise et souple comme il se doit.

Vos mains sont votre second visage; elles sont fuselées sans maigreur, pareilles à une gerbe de roseaux, minces et fortes. J'ai noté comme elles semblaient souples, habiles à toutes les gammes de l'étreinte ou bien du contact, pianotant inlassablement, subtiles telles les antennes des insectes, attentives à être précises et judicieuses, exprimant bien, sachant dire et laisser entendre, capables, j'imagine d'un merveilleux effleurement, et jamais molles.

Les dieux, m'a-t-il semblé, vous ont doté d'assises jumelles d'un bon dessin, bien accolées, non débordantes. Me reprocherez-vous de vous dire que j'ai pris plaisir à suivre leur façon d'aller, franche et discrète, sans agaçeries, somptueux renflement d'une tige et non double protubérance? J'ai toujours pensé que les fesses sont un trait d'union, un lieu de prise,

quelque chose comme ce bourrelet de cristal qu'on voit à la tige des verres, par quoi on les tient bien en mains.

Je voudrais n'être pas osé et, dans le même temps ne pas courir le risque de paraître pédant en faisant un emprunt au jargon des héraldistes. Je me risque: le senestre de votre écu m'a paru meublé de pièces au moins honorables . . .

Vous avez les plus jolies cuisses qui se puissent voir; (vous pouvez m'en croire; je m'y connais). Vous voyant, je pensais aux colonnes doriques auxquelles il est vain de vouloir adjoindre ou retrancher un centimètre. Non pas maigre à la façon des sauterelles, plates et larges comme de danseurs usagés, mais quenouilles longues, fermes au doigt, qu'on sent prêtes pour la prise, pour l'accueil et pour le sursaut.

Bonnes charnières des genoux, non apparentes, prises dans le bois, comme les font les bons ébénistes. Vos mollets ne sont pas mollets de suisse d'église ou de maître de cérémonies, pas davantage maigres roseaux de flamant rose. Votre pied est d'un bon aplomb; votre cheville est fort déliée puisque j'ai vu que, sans effort, vous pouviez vous risquer aux «pointes» quand l'envie vous prend — c'est charmant! — de bander votre corps entier, tel un archer, en manière de divertissement.

Vous voici tel que je vous vois. Je n'en puis savoir davantage. Cela viendra le jour où vous m'entrouvrerez le trésor de votre exacte académie. Sous le vêtement, d'ailleurs parfait puisqu'il se faisait oublier sans blesser l'oeil, je n'ai fait que vous deviner, hormis la tête, hormis les mains. Vous compléterez, j'en suis sûr, votre fiche signalétique.

N'allez pas juger indiscrète cette lettre trop attentive. Vous êtes assez beau, cher François, pour ne pas jouer les renchéris. Aussi bien n'êtes-vous pas l'auteur de tout le charme qui vous pare. Acceptez-vous! C'est très facile, plus que supporter sans murmure un nez camus et un pied bot. Si je me suis attardé à vous peindre, c'est pour le plaisir que j'y ai pris. Faites-moi cette première aumône sans rechigner, très simplement, en promesses d'autres largesses, le jour où le temps en sera.

Ne me soyez pas sévère, mais bienveillant. Ganymède n'était pas sévère quand le père Zeus l'inventoriait.

Je ne vous embrasse pas encore. Pensez-bien, cher François, que dans ces lignes, il y a déjà beaucoup plus que de l'amitié. Jean.

Corydon chez Themis

A intervalles presque réguliers un procès dit sensationnel vient défrayer les chroniques de France et alimenter la verve des gazetiers friands de détails sordides . . . un procès, quand ce n'est pas le meurtre d'un vieux monsieur solitaire au fond de sa villa vide. Et chaque fois il se trouve un choeur de vertueuses indignations pour clamer bien fort «qu'il faut que ça cesse» et que «la justice ne se montre pas assez sévère». Contre qui? Cela va tellement de soi que l'on oublie généralement de le préciser.